

Lettre d'une enfant juive au maréchal

« Lorsqu'on part pour une destination inconnue, tout est fini, bien fini. »*

Le peuple de Paris a réagi au vu des scènes dans la rue, mais ne se doutait pas du désastre frappant des foyers brisés, où les enfants sont restés sans parents. Voici l'histoire d'une fillette de treize ans, dont les parents furent internés, racontée par elle-même dans une lettre au maréchal, lequel se vantait par affiches et brochures : *« J'ai répondu à deux millions d'enfants ! »* La petite Sarah Boruchowicz n'en faisait pas partie, et pour cause !

Au 52 de la rue d'Angoulême, à Paris, habitaient Towia et Yohewet Boruchowicz avec leurs cinq enfants, dont la plus âgée, Madeleine, avait dix-huit ans en 1942 et les plus jeunes, Daniel et Nicole, des jumeaux de dix-huit mois. Parmi eux, Sarah et son frère Armand, huit ans et demi. Le *curriculum vitae* des parents est on ne peut plus classique, vu le milieu dont ils faisaient partie. Arrivés en France en 1927, Towia et Yohewet s'établirent comme tailleurs à domicile. À la déclaration de la guerre, Towia s'engage comme volontaire dans la Légion étrangère et sera, quinze jours plus tard, réformé : il ne pèse que 51 kg ! Il se remet à la machine à

coudre pour « pédaler » jusque tard dans la nuit. Cinq bouches à nourrir ! Vint la rafle du 20 août 1941 visant les Juifs étrangers du XI^e arrondissement. Towia, qui attendait toujours sa naturalisation bien que père de cinq enfants, tous français, est emmené à Drancy et déporté dans les premiers convois du printemps 1942.

Un jour de juillet 1942, Yohewet Boruchowicz, en étrangère soucieuse de se « mettre en règle », se rend à la préfecture pour renouveler sa carte d'identité. Elle revient à la maison, tard dans la soirée, mais accompagnée de deux policiers qui lui laissent le temps de ramasser quelques affaires, d'embrasser en hâte les enfants, qu'elle ne reverra jamais. Madeleine, employée comme manutentionnaire dans une pharmacie, quitte son travail pour s'occuper de ses frères et sœurs. Elle passe son temps à frapper aux portes des diverses administrations, tel le Secours national, pour trouver une aide pécuniaire, de quoi nourrir la famille, qui ne dispose en tout et pour tout que d'une allocation mensuelle de 690 F, qui leur est versée au titre de famille nombreuse. Sarah, treize ans, restée à la maison pour garder les enfants, entend pleurer les deux petits à longueur de journées, réclamer leur maman. D'où l'idée d'écrire au maréchal Pétain pour qu'il libère sa mère. Peut-être de l'école où, avec tant d'autres enfants, elle écrivait au maréchal sous la dictée de la maîtresse ? Peut-être sur le conseil de l'assistante sociale du Secours national, qui déposera les lettres sur le bureau de son directeur ?

Dès les premiers mots de sa lettre [10 octobre 1942], écrite dans le style d'une supplique au Roi, enseigné dans les écoles et pratiqué également par les milieux maréchalistes pour assurer le chef de leur totale allégeance, Sarah évoque le malheur qui s'est abattu sur leur maison : *« Monsieur le Maréchal de France ! Ma main tremble, ma voix est perdue. Vers la porte qui n'a d'autres échos que le vent, quatre menottes se tendent désespérément en un double cri de détresse : "Maman ! Maman !" Mais la voix douce qui sait tout consoler n'a pas répondu. »* Un talent littéraire qui se manifeste précocement, ou une douleur incommensurable qui dicte à cette enfant les mots et les phrases aussi graves et déchirants que le drame vécu par cette famille ?

Dans une écriture très soignée, Sarah raconte assez longuement au maréchal l'histoire de ses parents, leur amour pour la France : « *Papa travaillait dur, le travail se faisait absent mais il ne se plaignait jamais.* » En l'espace d'un an, on leur avait arraché papa et maman, « *le temps des fées est passé, le temps de Dieu et de l'homme est resté.* » Cet homme, c'est le maréchal et c'est lui seul qui... « *peut rendre maman.* » Mais Sarah étonne par sa lucidité, ou son intuition, lorsqu'elle dit qu'il est encore temps de sauver maman qui se trouve toujours à Drancy, tandis que pour papa il n'y a plus d'espoir, « *car lorsqu'on part pour une destination inconnue tout est fini, bien fini.* ». C'est une enfant de treize ans qui le dit au chef de l'État, lui qui voulait ignorer cette vérité jusqu'à la fin de ses jours.

Quelques jours plus tard, en l'absence de réponse, Sarah réitère son appel par un pneumatique. Le directeur du Secours national, après enquête sur la famille Boruchowicz, transmet le « dossier » à Fernand de Brinon, délégué de Vichy pour les territoires occupés, l'accompagnant d'une lettre personnelle écrite sur un ton administratif, qui laisse cependant percevoir sa sympathie pour le cas de Sarah.

Une lettre à laquelle le maréchal n'a jamais répondu... Des enfants qui ont cessé d'exister, dès avant leur mise à mort. ■

* La lettre de Sarah Boruchowicz a été retrouvée dans les archives du Secours national. Des extraits, accompagnés d'un commentaire, ont été publiés dans *Le Monde Juif*, n° 1, août 1946.

Le temps de la Mémoire



Des déportés en tête d'un défilé populaire à Paris contre la prescription des crimes nazis.